



## Printemps de la Vie Scolaire

### Intervention du Père Guy Lescanne chercheur en sociologie

**mercredi 25 mai 2005**

*Le texte ci-dessous est le compte-rendu de l'intervention du Père Guy Lescanne, réalisé à partir d'un enregistrement audio. Le style oral est donc volontairement retranscrit. Pour avoir un exposé plus construit, on peut se référer au livre « 15-25 ans, on ne sait plus qui croire... »*

Le plus gros défi que nous ayons me semble-t-il, à relever avec les jeunes et pour eux, c'est le défi du croire. Ce défi là, ce n'est pas le chrétien, le prêtre qui le dit, ce n'est pas d'abord de croire en Dieu. C'est croire, tout court. Comme c'est dur pour des jeunes aussi divers qu'ils puissent être ! La jeunesse aujourd'hui n'existe pas, il n'existe que des jeunes divers.

Mais qu'est ce que c'est dur pour des jeunes, aujourd'hui, de croire que l'avenir est ouvert ! Dans le monde agricole comme ailleurs. De croire qu'une famille peut tenir le coup, de croire qu'une tendresse ce n'est pas mièvre, qu'une amitié peut durer, de croire que la politique c'est n'est pas tous des pourris, de croire que les instituteurs, les professeurs, les éducateurs, les prêtres... ne sont pas tous pédophiles.

C'est dur de croire aujourd'hui que la justice dans notre pays, elle n'est pas à deux voire trois vitesses, c'est dur de croire que l'humanitaire n'est pas simplement dévoyé par des enveloppes et des dessous de table. C'est dur de croire que le sport, ce n'est pas de la dope ou de la came ou autre chose ou de gonflette. Tout cela, nos enquêtes comme bien d'autres, le disent, le disent fort, et le disent plus qu'hier. Que l'on ne dise pas cela a toujours été comme cela. Les jeunes disent plus fort aujourd'hui qu'hier cette difficulté de croire.

Et malheureusement, je pourrai allonger cette liste des références fragiles, des référents manquants, et je ne vous ai pas dit l'essentiel. Le plus dur dans tout cela, cette difficulté de croire ce n'est pas ce que je viens de dire, et pourtant c'est dur déjà tout cela. Non le plus dur, pour trop de jeunes, aussi divers qu'ils puissent être et ils le manifestent de manières, bien diverse, le plus dur c'est de croire en eux-même. C'est plus dur aujourd'hui, qu'hier.

Ce défi du croire, c'est cela que nous avons à relever quelle que soit notre place, la vôtre, la mienne, et cette passion était audible dans la salle ce matin, vraiment merci. C'était un réel bonheur de participer, même si je n'avais pas eu le temps de prendre la parole. C'était un bonheur pour moi d'entendre cette passion que je partage. Même si la sociologie m'intéresse, je suis d'abord avec vous, quelqu'un qui, avec de petites compétences passionnées, veut mieux faire avec des jeunes tels qu'ils sont, et non pas tels que nous les rêvons.

Ces jeunes, étonnement généreux, et étonnement fragiles et puis déroutants, parce qu'à un certain moment ils vont vous dire ceci ou cela, et puis à un autre moment, on n'arrivera pas à suivre.

A partir de cette enquête sur les 15 – 25 ans, « On ne sait plus qui croire ». (Mais prenons un autre plan que celui que je prends dans le livre). Je voudrais **dans un premier temps** regarder, quels sont à mon avis, les quatre freins, qui ne sont pas forcément dramatiques, si on arrive à les desserrer. Ce sont des freins aujourd'hui pour aider à la construction de ces jeunes divers, que vous pouvez rencontrer, que je rencontre.

**Dans un deuxième temps**, je voudrais vous présenter quatre atouts. Aujourd'hui, il y a des atouts pour aider un jeune à se construire. Il y a des atouts, mais ils peuvent devenir des handicaps si on ne joue pas le jeu, ou lorsque l'on ne les aide pas à jouer le jeu. Ce n'est pas automatiquement des atouts, ce sont des atouts qui parfois restent en main. Ceux qui savent jouer aux cartes me comprennent.

Je vais mêler l'analyse sociologique, c'est à dire le résultat des enquêtes que j'ai la chance de pouvoir mener avec d'autres. C'est un travail d'équipe, en particulier je dois beaucoup au laboratoire du CNRS, le centre de l'éthique de la vie politique française (CEVPPF). Je mêle cette analyse là avec des propositions de pistes pédagogiques, vraiment soumises aux critiques de l'analyse sociologique : elle est comme toute science humaine à soumettre à critique.

## **1. Donc commençons par les quatre freins :**

**Premier frein, «la saturation** ». J'ai fait tellement d'erreurs, y compris dans l'analyse sociologique dans ce domaine, que je voudrais vous aider à le dépasser si vous avez fait les mêmes erreurs. J'ai beaucoup dit, et bon nombre de mes confrères sociologues ont dit : « la jeunesse d'aujourd'hui, les jeunes d'aujourd'hui ils sont en manque de repères, ils sont en quête de sens. » Je serais tellement heureux de pouvoir vous dire cela, parce que des repères avec vous, j'en ai plein à leur proposer. Et puis du sens j'en ai plein à leur proposer. J'aimerais bien. C'est vrai que je rencontre des jeunes qui sont en manque de repères en quelque sens.

Mais, attention ; entendez plus fort encore : ils ne sont pas en manque de repères, ils sont en trop plein.

Oui, il peut y avoir du manque, mais les jeunes aussi divers qu'ils puissent être, que vous rencontrez, sont d'abord des jeunes en trop plein de repères, en saturation de sens. Comment arriver à se repérer dans tout cela ?

Et si cette analyse n'est pas trop fausse, je propose une piste pédagogique tout de suite. Les mamans doivent savoir mieux que moi, que l'on ne soigne pas de la même manière un gamin qui dit j'ai mal au ventre. Vous savez, il rentre d'un week-end et dit à sa maman j'ai mal au ventre. La maman va tout de même, sans avoir de doctorat de sociologie, elle va lui demander : « Tu as fait une chouille avec tes copains la veille, ou tu n'as pas mangé depuis trois jours ? ». On ne soigne pas de la même manière, on n'accompagne pas de la même manière : comment les aider face à ce trop plein de points de repères.

Comment arriver, si c'est vrai ce que j'avance, là c'est ma recherche, si il y a d'abord saturation et non pas d'abord manque ? Si cela est vrai, quelles sont les pédagogies que l'on mettra en route pour leur permettre de faire le tri. Discerner, comme on dit dans notre langage chrétien. De faire le tri, de pouvoir regarder, de pouvoir prendre de la distance, du recul par rapport à tous ces repères. Quels sont les outils de prise de recul, de prise de distance, y compris de distance critique ? Dans tous les domaines, domaine affectif, domaine politique, domaine religieux, quels sont les outils de prise de distance ? Il faut en trouver.

### **Deuxième frein, c'est la confusion.**

A les écouter, (je travaille par entretien non directif avec d'autres chercheurs ; notre travail c'est l'écoute des jeunes patiemment sur magnétophone sur plusieurs années) et travaillant là dessus, je ré-entends à quel point les jeunes dans leur langage, dans leur manière de parler, dans leur manière de tâtonner, dans leurs expressions s'expriment avec beaucoup de confusions entre les statuts. « Il est à quelle place lui ? ». Et si seulement, il pouvait le dire comme cela...

Il y a toutes sortes de confusions : on est dans la confusion des âges. Il se dit, « elle a quel âge ? On lui répond, (c'est un exemple), « elle a 56 ans ». « Alors pourquoi s'habille t-elle comme une de 25 ? ». Confusion entre les âges.

Confusion entre les rôles, quel est le rôle du papa, le rôle de la maman, le rôle de l'autorité ?... Comment on s'y retrouve ?

Il y a aussi la confusion, à mon avis, qu'ils ne sont pas les seuls à faire, une confusion qui fait mal, qui les abîme légitimement avec leur fragilité d'adolescent : c'est la confusion entre l'humour et la dérision. Vous allez me dire que c'est la même chose. Une confusion que ce soit dans les médias, à la télévision, ou que ce soit autre chose, dans nos propos de prêtres : on n'est pas hors jeu. Une manière de prendre tout par de la dérision. Si je ne me trompe, si je les ai bien entendus, de la même manière j'essaie de proposer quelques pistes. C'est de distinguer sans opposer, les sexes, les âges, je le redirai dans les atouts tout à l'heure. Mais pour prendre le mot dérision, juste un point de repère, regardez comme cela peut faire écho dans votre propre travail, en internat ou ailleurs.

Si je ne trompe pas, l'humour, en particulier l'humour sur soi, tout le monde est capable de se moquer un peu de soi. L'humour c'est ce qui élève, qui relativise. La dérision c'est ce qui traîne plus bas que terre.

Or nous baignons, en particulier dans notre société occidentale, dans cette confusion des statuts, des âges, des sexes. Dans cette confusion, nous avons bien du mal à gérer cette distinction, pourtant si forte, dans cette piste pédagogique. Si seulement vos établissements avaient encore plus d'humour. Beaucoup plus d'humour et beaucoup moins de dérision. C'est du boulot, parce que cela à l'air tout proche et ce sont des faux frères.

Tout ce qui va permettre de sortir de la confusion, je le redirai dans l'atout, dans l'atout de ce que peut être la différence.

**Troisième frein, c'est la subjectivisation.** Autre manière de dire, « tu fais comme tu le sens ». Vous savez, quand on botte en touche. Ils viennent vous demander quelque chose, ils viennent demander quelque chose à des parents, et on leur répond : « tu fais comme tu le sens. » Cette manière en particulier, dans ce monde marqué par la musique, par l'image, quel sens, quelle fragilité ! Naturellement, culturellement, un jeune va donner

beaucoup de place, beaucoup d'importance à ce qu'il va ressentir. Vous savez, si dans les deux premiers jours, quand il arrive dans votre établissement, il se dit: «Cet éducateur je le sens bien ou je ne le sens pas » Et puis quelqu'un va lui demander ; un copain, une copine : « Pourquoi tu ne le sens pas ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? » Il va répondre : « Je ne sais pas mais je ne le sens pas ». Comment est-ce que cela peut bloquer ? Pas parce que la subjectivité serait mauvaise.

Quelle chance ils ont déjà, dans les atouts, quelles chances ils ont de pouvoir ressentir !

Leur manière de se mettre en route, quand cela les a touchés ! Vous le voyez, souvent ils sont capables de se mettre en route, pour la solidarité, quelque chose à vivre, pour un projet professionnel, dans la vie spirituelle... quelle chance, pour cette génération marquée par la musique et par l'image, mais quel handicap ce frein, parce que cela devient un frein cette subjectivisation quand elle n'est pas confrontée à de l'objectivité.

Ce n'est pas la subjectivité qui est malsaine dans la vie et dans l'accompagnement, tant mieux. Ils le sont plus que nous, tant mieux. Ils seront une génération plus diverse qu'ils puissent être, tant mieux.

Mais cela va être une fausse piste, une impasse, et là attention, soyez critique, -ce sont les pistes pédagogiques- : il faut que nous les aidions à affronter cette subjectivité avec une objectivité. Et l'objectivité, c'est quoi ? c'est l'altérité dont vous parliez tout à l'heure. L'objectivité c'est cela, par exemple : « Dans l'établissement, tout n'est pas comme tu le sens. Ecoute, on pourra en rediscuter, faire un conseil avec des élèves, ils prennent leur place, en particulier les aînés, les plus de 18 ans, les autres aussi, puis les délégués des élèves et puis on va rediscuter ». Mais il y a une objectivité. En particulier ce qui est dur, la loi, la règle. Mais qu'est ce que c'est cette objectivité de la loi, de la règle ?

Ou bien, nous allons filer avec eux ; il suffit qu'ils sentent, cela va et on les emmène dans une impasse.

Ou bien, nous allons bloquer, et cela c'est à la source d'un malentendu entre nos générations mais il nous faut l'opposer au jeune. C'est nécessaire, nous n'entendons pas à quel point leur sensibilité peut être touchée. Cela peut être une chance si elle est à un point de départ et que ce point de départ se confronte à de l'objectivité.

**Quatrième frein, c'est l'expérimentation.** Nous dirons, mais cela vient déjà du XIXème siècle, que c'est un bel héritage. L'important là, maintenant, c'est d'expérimenter. D'expérimenter c'est vrai que c'est une belle chance, c'est une belle manière à tout point, au niveau éducatif, pas seulement du côté de l'enseignement. Quelle chance de pouvoir expérimenter dans la vie spirituelle, de pouvoir expérimenter une relation adulte-jeune réussie, de pouvoir expérimenter le domaine politique. Tout cela OK, mais vous sentez bien, avec ce que je viens de dire de la subjectivisation, ce qui n'est pas la même chose. C'est pour cela que je le prends en quatrième mot, un quatrième frein : c'est quand l'expérimentation elle est seule, quand elle n'est plus confrontée à de la transmission, quand l'importance est simplement, et uniquement et parfois de manière hégémonique c'est à dire comme envahissante, comme un diktat : il faut expérimenter. On nous dit alors : « Toi, tu n'as pas fait l'expérience, tu ne peux rien dire. Tu n'as pas fait l'expérience cannabis, de l'extasy ? Alors tu peux rien dire. »

Leur manière de parler entre eux, la manière d'entendre dans les enquêtes, de se redire, comme si l'expérimentation était le passage obligé et le passage non critiquable. Et comment, pédagogiquement, nous avons non pas à batailler contre ce modèle expérimental qui a pris de plus en plus de place. Mais à mon avis, c'est prendre comme situation de fait ce modèle expérimental, dans l'ensemble du domaine de l'éducatif bien plus large. Ce modèle expérimental est à prendre comme une chance. Mais attention : il est un frein quand il est tout

seul, quand il n'est pas confronté à de la transmission. Il y a absolument besoin d'initiation, il y a besoin d'instruction et il y a besoin d'apprentissage. Et les trois, pas un.

• **Initiation** : Qu'est ce qui nous est donné en particulier comme rite de passage ? Qu'est ce qui fait, qu'à un moment, on va pouvoir passer du *il* au *on* et pouvoir faire corps, y compris faire corps avec un établissement, faire corps avec une histoire ? Une initiation va permettre à des jeunes de savoir qu'il a une histoire, que, quand ils arrivent dans un établissement il y a une histoire. On peut faire de l'histoire, simplement, bellement et fortement, une belle histoire comme des racines que l'on ne voit pas mais qui sont indispensables à la vie. Dans nos projets pédagogiques, qu'elle est la part faite à l'initiation ? A l'initiation toute seule.

• **Instruction** : Elle est nécessaire pour pouvoir retrouver les chemins pédagogiques, pour qu'un jeune puisse entendre, en sachant qu'il vérifiera, mais plus tard. L'instruction ne peut pas jouer sans une relation de confiance, qui est de l'ordre de la transmission. Cela sera dans les atouts que je vais pouvoir vous donner.

Donc initiation et instruction sont cette relation de confiance qui permet de recevoir en particulier un certain nombre de savoir, mais encore une fois, pas simplement en cours. Quand on discute au foyer, juste avant de remonter dans les chambres pour l'internat, on est dans l'instruction et dans la capacité de pouvoir recevoir un certain nombre de savoirs.

• **Apprentissage** : Donc initiation, instruction et, apprentissage : notez bien l'importance de pouvoir renforcer l'instruction grâce aux apprentissages et de renforcer l'initiation, qui est un reçu d'hier, qui est reçue d'un passage qui m'est donné par ailleurs, puis l'apprentissage me permet d'y entrer. C'est donc ce tiers pour attirer l'attention pour nos projets pédagogiques.

## 2. Desserrer les freins :

Ces quatre freins là peuvent être desserrés, ce n'est pas une fatalité. Mais attention à ne pas les voir au moment ils vont être en action à ne pas reconnaître ce qui peut y avoir comme saturation, comme confusion, comme subjectivisation et comme expérimentation envahissante ! A ce moment là, à coup sûr ces freins vont fonctionner, on risque de ne pas comprendre ; et là, vous pouvez être sûr de beaucoup de malentendus, de ne pas avoir la clé pour comprendre. Le jeune va penser ; « On me dit cela hier, on ne me le dit pas aujourd'hui, pourquoi il change ? Je ne comprends pas. »

Quatre atouts qui peuvent être des handicaps, pour eux comme pour nous, quand ils sont mal joués.

**Un espace sûr et libérant** : Le premier atout c'est ça. Je crois qu'aujourd'hui nous ne pouvons pas aider un jeune à se construire, nous ne pouvons pas - soyez critique par rapport à ma proposition- nous ne pouvons pas aider un jeune à se construire, si nous ne lui proposons pas un espace sûr et libérant. C'est mon premier point, un espace sûr et libérant.

Un espace sûr et libérant, c'est le lieu de l'éducation, l'école. Un espace sûr et libérant c'est le club sportif, un mouvement, un service dans l'église ou hors de l'église ; c'est

cet espace suffisamment solide pour être critiquable. Ils sont tellement souvent en « insûreté ». Non parce qu'il n'y a pas de possibilité - quand je parlais de repères- pas de possibilité de pouvoir se poser quelque part, mais même quand on a la possibilité de se poser quelque part, est ce que cela va tenir ? Est ce qu'aujourd'hui cela va tenir, est ce que demain cela va tenir ? Est ce que cela tiendra ? Cette inquiétude ! Pensez-y. Ils sont beaucoup plus inquiets que nous l'étions à leur âge. Cela fait maintenant 27 ans que je fais des enquêtes, et cette inquiétude là est diffuse à l'intérieur, qui fait même à un certain moment, se cacher derrière de la dérision ou faire en sorte que l'on n'a plus envie de se poser des questions :stop, rideau, vivons, point.

Cette in-sûreté est très fortement paralysante pour bon nombre d'entre eux. Cette in-sûreté dans l'avenir dans le domaine professionnel, cette in-sûreté affective, l'in-sûreté quand ils voient vivre leurs parents, quand ils voient vivre les amis de leurs parents, cette in-sûreté par le choc des images qu'ils peuvent rencontrer ou des expériences. Cette insûreté fait qu'ils restent comme paralysés. Paralysés un peu comme si dans la salle vous aviez du sable mouvant, chacun de vous resteriez sur son fauteuil, bien bloqués, vous attendriez qu'il n'ait plus de sable mouvant.

Alors, si un certain nombre de jeunes apparaissent quelques jours apathiques, c'est parce qu'ils manquent d'endroits suffisamment sûrs et critiquables, suffisamment sûrs pour être critiquables.

A un moment, je travaillais avec l'équipe de rédaction du Monde de l'Education. Elle me demandait qu'est-ce qui a changé : « Expliquez nous, parce qu'il y a trente ce n'était pas comme cela. » Ma réponse fut une formule à l'emporte pièce trop rapide, mais à mon avis pas complètement idiote, sinon je ne me serais pas souvenu que je l'avais dite. J'ai répondu : « Autour des années 70, des gens de ma génération ont dit beaucoup à des adultes, à leurs parents, à leurs maîtres : arrêtez donc, arrêtez... Arrêtez avec toutes vos réponses, laissez nous poser des questions. » Je fais partie pour une part de cette génération diverse qui s'exprimait de cette façon. Quarante ans après, on entend bien d'avantage des jeunes qui disent : « Arrêtez avec toutes vos questions, vous, les adultes. Proposez-nous des réponses quitte à ce que nous ne les acceptions pas. »

Des espaces suffisamment sûrs, c'est pour cela, en particulier encore une autre bêtise que j'ai dite, -je crois que je l'ai dite aux Assises en 1993 lorsque l'enseignement catholique m'a invité-. Je plaçais beaucoup, avec d'autres, pour que les jeunes puissent arriver à avancer dans des lieux d'écoute, que l'on suscite des lieux d'écoute, que l'on acquiert une compétence, moi, nous, pour l'écoute. Bien sûr que ce n'était pas idiot, je n'ai pas été complètement idiot en disant cela. Mais aujourd'hui je retirerais tout cela. L'écoute, elle est nécessaire, elle est même indispensable pour aider à la construction des jeunes. Cet espace de sûreté qui permet de se dire « je suis entendu ». Très bien, mais si elle est toute seule, elle est très in-sécurisante. En clair, il nous faut apprendre aussi avec autant de passion dans la formation permanente, de tout le personnel de la vie scolaire, il nous faut apprendre au moins autant apprendre à les écouter, qu'à apprendre à leur parler, et cela s'apprend. Je plaide pour des lieux de dialogue et pas pour des lieux d'écoute. Je plaide pour que des lieux de dialogue existent bien d'avantage dans notre société. Des lieux où des adultes osent se risquer dans une parole, y compris dans une parole critiquable. Pas tout le temps critiquable, mais il y a des espaces suffisamment sûrs pour être critiquables, suffisamment solides pour permettre la créativité.

Un des lieux -je ne vais pas prendre uniquement l'école-, un des lieux qui me semble très fort pour cela, c'est l'association sportive, elle est moins en baisse que d'autres. Le sport est une des grosses chances, en particulier le sport collectif, est une grande chance. Quand on joue, que l'on se retrouve sur un terrain, on se retrouve avec des lignes, ces lignes on les franchit, ce n'est pas dramatique quand on les franchit, mais c'est franchi et on joue autrement. Il y a une règle. Il y a un ballon et pas deux. Il y a un arbitre et on ne crache pas dessus. C'est un lieu suffisamment sûr pour se situer et se situer autrement et pouvoir avancer. Et faire que demain ce ne sera pas copie conforme d'hier. Quand on est en in-sûreté, on recopie. Quand on est en sûreté on peut inventer.

Un autre cas vraiment « in-sûretisant » pour des jeunes c'est lorsqu'il doit se construire avec des adultes qu'ils apprécient et qui se bouffent le nez l'un à l'autre.

Je vais prendre un exemple. J'étais à une rencontre de 70 prêtres. On me dit qu'il y a un séminariste qui aimerait venir nous voir. Il était vraiment très sympa, il était vraiment en bonne forme, très content, et puis il venait me raconter une bonne nouvelle. Donc très bien. Et je lui ai dit : « Ecoute on redémarre à 14 heures, je te laisserais bien un quart d'heure de tribune libre. Tu nous dis à nous les prêtres, ce que tu veux nous dire. » Il avait un bon sourire, il vient se mettre à la table et il parle devant l'assemblée des prêtres qui sont là, il dit : « Le Père Lescanne m'a demandé de vous parler et je ne savais pas ce que j'allais vous dire, j'ai pensé, et la première chose que j'ai à vous dire c'est : Arrêtez de vous critiquer les uns, les autres. C'est cela qui tuera ma vocation. » Et il a eu la gorge qui s'est nouée et il n'a pas su dire le deuxième, le troisième et le quatrième point et puis il est parti. Il faut entendre les prêtres ! Qu'est ce que l'on peut casser des bons hommes ! En particulier quand on dit des vacheries les uns derrière les autres. Qu'est ce que cela peut être « in-sûretisant » pour des jeunes qui se disent mais comment je vais m'engager là dedans ? Je vous raconte cela pour vous dire que je ne joue pas au malin, et que ce n'est pas parce que j'ai de petites compétences, que je me trouve bien, et que ma catégorie se retrouve bien, et que c'est toujours tout bon. C'est cela que je voudrais partager avec vous.

Un des gros cadeaux à leur faire, ce n'est pas d'être copie conforme les uns les autres. Mais c'est quand vous avez quelque chose à vous dire, vous adultes ; dans un établissement dites-le vous en face. Pas par derrière, et ne les prenez pas à témoin. Vous ne pouvez pas savoir le gâchis que vous pouvez faire. Ils le vivent trop souvent, des fois pas toujours, c'est tellement beau la vie de famille... mais ils le vivent trop souvent dans la vie de famille. Ils le vivent trop souvent dans les vies associatives, y compris dans la vie ecclésiale. Si seulement vous pouviez, si je pouvais, parce que je l'entends pour moi comme pour vous, faire ce cadeau comme espace sûr pour libérer leur créativité. C'est de pouvoir se dire : « Mais non, ils ne sont pas tous d'accord les prêtres que je rencontre, ils ne sont pas tous d'accord dans l'équipe pédagogique, mais c'est une vraie équipe. Quand il y a quelque chose qui ne va pas, ils se le disent, ils s'aiment bien, cela se voit et puis ils ne diront pas une vacherie dans le dos de quelqu'un, ils ne sont pas comme ça. »

Je peux le dire du côté de la vie spirituelle, je peux le dire du côté de la ecclésiale, notre vie sociale au sens plus large que simplement de la vie ecclésiale, c'est une lèpre cette maladie que nous avons, la dérision dont je parlais tout à l'heure, cette manière que nous avons de dire des vacheries les uns derrière les autres.

**Rencontrer des ADULTES :** Donc cet espace sûr et libérant, cet atout, c'est qu'ils ont besoin de sûreté. Et ils ont besoin, en particulier, deuxième mot clé mais c'est lié à cela, cela s'emboîte comme une pièce de puzzle, c'est qu'ils ont besoin de rencontrer des

adultes. Pas des adulescents, pas des adultes qui sont tout le temps en train de s'excuser, pas des adultes qui rêvent toujours d'avoir 20 ans de moins, pas des adultes qui dépensent trop d'argent avec leur complexe anti-rides ou anti-âge. C'est mal aujourd'hui d'avoir de l'âge.

C'est une telle chance pour eux, non pas des gens parfaits, je préfère beaucoup la sainteté à la perfection, pour parler en curé que je suis content d'être. Mais pour prendre le psycho-pédagogiquement correct, je dirais qu'ils ont tellement besoin de rencontrer des adultes qui ne gomment pas la différence. Je le redis car j'y crois tellement fort. Quand on gomme la différence, on interdit la rencontre.

Je vais prendre la différence d'âges. Quand on gomme sous prétexte d'égalité, quand on gomme la différence entre homme et femme, et il y a du chemin à faire y compris dans l'église pour une plus belle égalité homme femme, mais aussi dans la vie professionnelle ! Mais sous ce prétexte là, quand on gomme la différence, on va dire : « Non je suis pour l'égalité, donc c'est pour tous pareil » Conséquences ? D'une part que l'on interdise cette différence à un célibataire comme moi, qui peut vous le dire, on m'interdit la tendresse. Quand on gomme la différence, on interdit la rencontre. Quand on gomme la différence sous prétexte de ne pas faire de racisme, on va dire : « les gens qui viennent d'Asie du Sud Est, les gens qui viennent du Magreb, les gens qui viennent d'Amérique... on est tous pareil, on est tous des frères ». Ce qui est très vrai, mais des frères, c'est pas tous pareil, ce n'est pas vrai. Sous prétexte de ne pas faire de racisme, on nous dit, on est tous pareil. On interdit l'échange pluri-culturel.

Ce n'est pas la première fois que je me confesse publiquement aussi, mais quand on gomme la différence - cela m'est déjà arrivé - quand on gomme la différence entre l'homme et Dieu. Quand Dieu, vous savez, est copie conforme, quand je suis en train de prier il est copie conforme. « Qu'est ce qu'il pense bien comme Guy Lescanne, le bon Dieu ! Il a vraiment les mêmes idées, les mêmes aversions, les mêmes colères, les mêmes tendresses, tout pareil... » Et puis, petit à petit, quand on gomme la différence, on interdit la rencontre, et je me retrouve tout sec dans la prière.

Quand on gomme la différence, on interdit la rencontre.

Si je vous dis tous ces exemples, par rapport à la différence d'âges, c'est de vous dire que sociologiquement, et avec l'analyse, nous avons avec notre société politiquement du mal avec la différence, politiquement et socialement. Pas simplement au sens plus fort du terme de nos relations. Nous avons du mal. En occident - je reviens d'Afrique - ce n'est pas du même ordre ; ils ont d'autres difficultés, mais ce n'est pas du même ordre.

Nous avons du mal avec la différence, c'est pour cela que nous avons du mal avec les conflits et du mal à la gestion des conflits.

- Deux raisons : d'abord nous sommes passionnés, je crois que vous n'auriez pas fait ce trajet là, et moi non plus, si nous n'étions pas passionnés d'arriver à mieux les accompagner, de mieux avancer avec eux. Nous sommes passionnés, alors on a envie de ne pas perdre le contact. Alors on va s'habiller comme eux, on va penser comme eux, on fait des expériences comme eux, on est sûr de rien comme eux, on tâtonne comme eux... Il y a de notre côté un désir tellement fort de ne pas perdre le contact. Mais que l'on ne s'étonne pas qu'après cela, on soit si vite ridicule. Et en plus de cela, nous ne les aidons pas parce qu'ils ont un désir, et c'est légitime. C'est

légitime comme adolescent, comme jeune adulte. Ils ont un désir de sortir de cette période qui n'est pas l'âge bête, mais qui n'est pas un âge très facile à vivre pour eux, et pas seulement dans leur génitalité. C'est un âge pas facile, avec plein de questionnement, avec en plus une société avec plein «d'in-sûreté ». On ne donne pas envie de devenir adulte.

Si on leur ressemble trop, on ne leur donne pas envie de devenir adulte. Ils ont besoin de gens qui donnent envie de devenir adulte.

- Il faut que l'on bouge. Il faut que l'on arrête d'avoir peur, pas simplement de la mort. Il faut que nous la regardions en face. Nous avons la trouille de la vieillesse. On n'ose même pas se le dire, cela passe mal, ce sont des propos incorrects. Dans nos «presbytériums » j'ai des frères prêtres qui perdent la boule et cela me fait penser à ma propre vieillesse. Dans ma famille, ma mère ne se faisait aucun mépris pour cela, au contraire, ma mère est morte il y a quatre ans, maladie d'Elzeimer. J ne suis pas le seul, quand je vous raconte tout ça. Dans nos familles, autour de nous, mais tout cela c'est caché, on va mettre de l'anti-ride, de l'anti-âge. Quand va-t-on être suffisamment mature, nous, notre société, pour assumer ce que nous sommes ? Pour permettre alors à des jeunes d'être ce qu'ils sont et ce qu'ils deviennent. Il y a vraiment quelque chose de fort, au sens de conversion, et encore une fois je prends un langage de chrétien, en disant cela, mais il n'y a pas que les chrétiens là-dedans. Il y a vraiment une nécessité de conversion pour que nous regardions en face : qu'est ce que l'on fait avec cet avènement, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, massivement du quatrième et du cinquième âge. Qu'est ce que l'on fait ?

Je termine là dessus, parce que cela à l'air d'être impertinent si nous ne réglons pas, nous, avec suffisamment de maturité, si nous ne réglons pas paisiblement, sereinement, ces questions de la vieillesse. Si nous n'assumons pas d'avantage, nous permettrons encore moins à des jeunes de se construire. Or c'est tellement ce qui nous passionne.

Merci.